

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Numéro 53, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

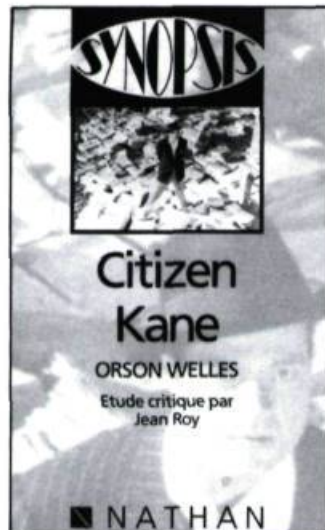
(1991). Compte rendu de [Cin-écrits]. *24 images*, (53), 85–87.

CIN-ÉCRITS

Lecteurs

Michèle Garneau—M.G.
Nicole Gingras—N.G.
Gérard Grugéau—G.G.
Thierry Horguelin—T.H.

Marcel Jean—M.J.
Marie-Claude Loiselle—M.-C.L.
Gilles Marsolais—G.M.
Georges Privet—G.P.

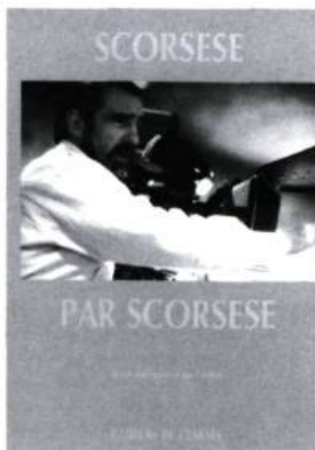


1. LA RÈGLE DU JEU
2. LES LUMIÈRES DE LA VILLE
3. CITIZEN KANE
4. M LE MAUDIT

par Francis Vanoye (1), Michel Chion (2), Jean Roy (3), Michel Marie (4). Nathan, coll. «Synopsis», 1989, 126 p. (1), 111 p. (2), 116 p. (3), 128 p. (4). Dist. au Québec: Les éditions françaises.

Cette nouvelle collection Synopsis dirigée par Francis Vanoye a fait paraître quatre titres à ce jour, à l'automne 1989. Chaque titre, consacré à un classique de l'histoire du cinéma, témoigne d'un effort de vulgarisation tout à fait louable, loin de la préciosité et du langage abscons, comme si on avait enfin compris qu'il était plus que temps de revenir sur terre! Sauf celle consacrée au film de Chaplin, chaque étude se conforme sensiblement à un même plan (plutôt scolaire) qui n'est pas sans évoquer, en plus élaboré, le principe des «Fiches filmographiques» produites jadis par l'IDHEC (Institut des hautes études cinématographiques). Après une entrée en matière qui donne les indications essentielles à la compréhension du cinéaste et du film étudié, on aborde les aspects relatifs à la structure dramatique, aux personnages et aux thèmes, ainsi qu'au style propre du film. Le tout est complété par

l'analyse d'une (*M le Maudit*), deux (*Citizen Kane*), ou trois (*La règle du jeu*) séquences et par un choix d'extraits de critiques. Chaque film est abordé en fonction de grandes unités (séquences ou parties), en faisant l'économie d'un découpage technique précis plus rigoureux, afin de dégager les principaux paramètres de sa construction, de son architecture. Cette approche est particulièrement appropriée pour *Les lumières de la ville* analysé par Michel Chion qui, de plus, se permet de ne pas séparer les aspects techniques, thématiques ou dramatiques du film, mais de les entrecroiser et de les sélectionner au besoin. Le minceur de ces petits livres n'empêche pas un auteur comme Jean Roy, par exemple, de livrer une étude substantielle de *Citizen Kane*. Utiles aux étudiants, ces monographies de petit format et d'un volume mince ont le principal défaut de se vendre cher au Québec (20 \$, comparativement à 49 FF en France). — G.M.



SCORSESE PAR SCORSESE

par David Thompson et Ian Christie. Éditions de l'Étoile/Cahiers du Cinéma, 1990. 206 pages, 62 photos noir et blanc. Dist. au Québec: Dimédia.

HAWKS PAR HAWKS

par Joseph McBride. Trad. G. Goldfayn. Préface É. Rohmer. Ramsay, coll. «Poche/Cinéma», 1990. 230 p., 193 photos. Dist. au Québec: DMR.

Sauf à boudier la mauvaise qualité des photos aux contrastes «passés» (dommage, l'iconographie est splendide), les *hawksiens* (et les autres) qui n'avaient pu s'offrir la luxueuse première édition française (1987) de ces entretiens se précipiteront sur leur édition de poche. Pas toujours bien relancé par son questionneur, *Hawks* se révèle plus prolixe sur ses admirations et son travail avec les scénaristes et les acteurs que sur ses secrets de fabrication: le laconisme et le refus de l'effet caractérisent autant l'homme que le metteur en scène, de même que l'alliage d'orgueil (justifié par une indépendance durement conquise) et de lucidité. Par-delà des anecdotes savoureuses, ceux qui croient encore à l'innocence des genres et du cinéma classique en seront quittes pour leurs frais: *Hawks* se révèle de bout en bout conscient de sa démarche, de ses méthodes, et rien n'est plus réfléchi, concerté, que son exploitation/exhaustion d'un bagage précis de thèmes et de

Joseph McBride Hawks par Hawks



motifs. Une remarque, cependant: qu'*Hawks* y aille d'un couplet connu sur la critique («Où vont-ils chercher tout ça?») est une coquetterie de bonne guerre puisqu'il dissimule mal par ailleurs sa fierté d'avoir été «découvert» par la critique française. Il est plus inquiet de voir l'auteur reprendre la même antienne dans son introduction alors même qu'il publia sur *Hawks* un recueil d'études. Aucun cinéaste n'a le dernier mot sur son œuvre et recueillir la «parole du maître» ne saurait dispenser du travail de l'analyse. — T.H.

Ou les confessions singulières de l'auteur de *La dernière tentation du Christ*, provenant pour la plupart d'une série de conférences données au National Film Theatre, en janvier 1987, à l'instigation du regretté Michael Powell (qui signe d'ailleurs l'avant-propos). Le ton est confidentiel, le langage direct, et la voix — pour qui l'a déjà entendue — immédiatement reconnaissable. Si les brèves transitions explicatives qui annoncent chaque chapitre — et parfois les interrompent — ne sont ni précises ni bien écrites, elles ont toutefois le mérite de situer simplement l'évolution de l'auteur. Les premiers chapitres qui couvrent les années de formation (les premières images entrevues, la valse-hésitation entre le sacer-

doce et la vie criminelle) sont les plus jolis: on reconnaît au détour d'un extrait de film vu à la télévision tel plan de *King of Comedy*, ou, dans un accident de la rue, telle scène de *Mean Streets*.

Les chapitres suivants dessinent le portrait intime d'un créateur perpétuellement angoissé, surtout dans le passage consacré au tournage avorté de *La dernière tentation*... et aux projets qu'on lui proposait à la place (*Witness* et *Beverly Hills Cop!*). Sont aussi évoquées toutes les entreprises (une pub pour Armani, un clip pour Michael Jackson et une pièce abandonnée pour Liza Minelli) qui infiltrèrent et nourrissent la vie de ses films. Un livre imparfait, mais parfaitement indispensable. — G.P.

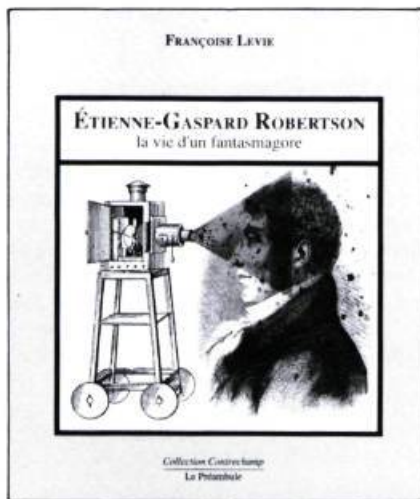
ÉTIENNE-GASPARD ROBERTSON LA VIE D'UN FANTASMAGORE

Par Françoise Levie. Le Prémabule, Coll. «Contrechamp», 1990. 354 p. Illustrations et photos: 154 n/b, 14 couleurs. Dist. au Québec: Prologue.

Biographie consacrée à un physicien et aéronaute de la fin du siècle, Étienne-Gaspard Robertson, originaire de Liège, passionné par les projections d'images sur écran de fumée selon des dispositifs tout aussi raffinés que complexes. Le fantasmagore est un entrepreneur de spectacles réalisés à partir d'images projetées, d'ombres chinoises produi-

plan anecdotique. Elle s'adresse à lui directement, l'interpelle, commente les diverses péripéties ou incidents de parcours de Robertson sur un ton faussement familier rappelant le traitement d'un fait divers, comme s'il était toujours vivant, obéissant, elle-même, à un effet de mimétisme face au dispositif en jeu dans le fantascopie.

Cet essai oscille entre l'érudition (due à la spécificité scientifique de chaque invention) et la vulgarisation (par les stratégies d'appropriation décrites précédemment). Abondamment illustré de planches de dessin de l'époque, il réunit des éléments inouïs sur la fabrication des chambres obscures géantes. Un dernier chapitre se consacre au



tes par un appareil baptisé le fantascopie; spectacles fantastiques, surnaturels où apparaissent spectres, fantômes, revenants.

Françoise Levie nous présente ce personnage excentrique en insérant des extraits des mémoires rédigés par Robertson et des documents d'archives additionnels. Elle brosse ainsi un portrait des chercheurs et inventeurs contemporains de Robertson et des diverses représentations que ce dernier donna en Europe. Y sont détaillés les procédés et les techniques employés par ce fantasmagore, et analysés les thèmes et les scénarios qu'il mit en scène. À ses recherches sur l'image, s'ajoutent des exploits en aéronautique où sont narrés ses envolées en ballon.

L'auteur, elle-même cinéaste, nous présente un personnage méconnu de l'histoire du cinéma et pour lequel elle s'est prise d'affection au fil de recherches très fouillées. Mais elle le fait d'une manière qui distrait le lecteur. L'auteur s'approprie le personnage en le traitant sur un

fantascopie employé par Robertson qui reproduit non seulement des images mais aussi des sons. Malgré ses limites, cet ouvrage permet de découvrir une époque et un chercheur rêvant de reproduire des images en mouvement. — N.G.

HISTOIRE DES PLUS CÉLÈBRES CHANSONS DU CINÉMA

par Marion Vidal et Isabelle Champion. M.A. Éditions 1990. 392 pages, 42 photographies et affiches. Dist. au Québec: Québec-Livres.

Shabadabada, shabadabada... après son *Histoire des plus célèbres répliques du cinéma* parue en 1989, Marion Vidal persiste et signe avec une *Histoire des plus célèbres chansons du cinéma*, corédigée par Isabelle Champion. Soulignant en introduction de façon sommaire et quelque peu superficielle la

CINÉMAS MÉTIS DE HOLLYWOOD AUX FILMS BEURS

CinémAction (coédité avec la revue *Hommes et Migrations*) no 56, 1990, Ed. Corlet-Télérama. 191 p., 105 photos. Dist. au Québec: Saint-Loup.

Le dernier *CinémAction* examine deux questions reliées à la thématique de l'émigration et du métissage culturel. D'une part on se penche sur les « mutations esthétiques » observables dans les œuvres de cinéastes ayant émigré, et d'autre part sur l'émergence de cinématographies ethniques à l'intérieur des grandes métropoles de cinéma: les Européens à Hollywood, les Noirs en Angleterre, les Turcs en Allemagne, les Beurs et les Arabes en France, etc. On commence par traiter très généralement de la thématique de l'immigration dans le cinéma hollywoodien à l'aide des films de Milos Forman, King Vidor, Elia Kazan, Charlie Chaplin et Michael Cimino pour faire ensuite des analyses plus circonscrites sur des auteurs ayant émigré ou sur la naissance de genres cinématographiques issus de mélanges culturels comme le cinéma noir, le mélodrame ou le baroque cinématographiques. L'ouvrage est divisé en trois parties: la première partie examine l'apport européen à Hollywood, la deuxième les mélanges cinématographiques européens et la troisième se concentre sur la place d'un cinéma beur et arabe dans le cinéma français.

Un texte de Michel Euvnard consacré au contexte québécois présente les cinéastes néo-québécois: l'Anglais John Grierson de l'ONF, les Français Dufaux, Lamothe, Moreau, la Chiléenne Marilù Mallet, l'Égypto-libanaise Tabani Rached, l'Italien Paul Tana et la Suisse Léo Pool.

La question du métissage au cinéma renvoie à de nombreux problèmes d'ordre très différent, dont les plus saillants dans ce numéro sont ceux des cultures dites marginales ou mineures et ceux de la constitution et de l'émergence des genres. Quelles sont les caractéristiques et les fonctions d'un cinéma mineur ou marginal par rapport à une cinématographie dominante? Une cinématographie peut-elle revendiquer une spécificité esthétique? La dernière partie de l'ouvrage, qui donne la parole à neuf cinéastes arabes, montre combien la condition de minorité peut être pensée et revendiquée différemment. Il y a ceux qui veulent être, par le cinéma, les porte-parole et les représentants de leur communauté et ceux qui ne veulent pas laisser enfermer leurs films dans une spécificité raciale ghettoïsante. Un numéro qui, comme tous les dossiers de *CinémAction*, ouvre des pistes d'analyses et donne un bon aperçu de la question. — M.G.

nature des liens qui ont toujours uni étroitement la chanson et le 7e art, les auteurs recensent de 1927 (*Le chanteur de jazz*) à nos jours plus de 1000 titres chevauchant tous les genres cinématographiques et les époques.

Des chansons-thèmes de James Bond à *Singing in the Rain*, en passant par *Mon homme*, *Le temps des cerises* ou *Blue Velvet*: soixante ans de cinéma, essentiellement américain et français, défilent sous nos yeux comme une longue partition musicale ininterrompue célébrant le beau mariage de deux arts éminemment populaires. Répertoire par ordre

alphabétique, tous les titres sont restitués dans le contexte de leur genèse cinématographique et des interprètes, parfois nombreux, qui les ont immortalisés au fil du temps. Passionnante anthologie illustrée de photographies et d'anciennes affiches, l'ouvrage de Marion Vidal et Isabelle Champion est assorti de la liste des chansons oscarisées à travers l'histoire du cinéma, ainsi que de deux index: par auteurs, compositeurs et interprètes et par titres de films. Indispensable comme outil de référence pour tout cinéophile aux yeux duquel cinéma et chanson constituent un éternel *Tea for Two*. — G.G.



L'IMAGE

par Jacques Aumont. Éd. Nathan, coll. «Nathan-Université», 1990. 248 p., 47 photos noir et blanc. Dist. au Québec: Les Éditions françaises.

Après avoir publié en 1989 *L'œil interminable*, ouvrage qui s'attachait à disséquer les rapports du cinéma et de la peinture, Jacques Aumont revient aujourd'hui avec une nouvelle publication ayant pour titre *L'image*. L'auteur brosse un tour d'horizon des diverses problématiques associées à la perception visuelle, à l'activité spectatorielle, au dispositif de l'image et à son interprétation. Le but de ce livre est essentiellement de dresser un constat de la situation de la réflexion sur l'image, de pointer les limites de certaines théories afin de proposer de nouvelles avenues.

Le premier chapitre se penche sur les lois de la perception: comment l'œil perçoit les images (la lumière, la couleur, l'espace et la durée) et de quelle façon ces images sont transmises au cerveau. Le second s'interroge sur le rôle de l'image et ses différents modes de rapports au monde, présentant alors les diverses théories concernant les liens qui unissent spectateur et images. La troisième partie tente d'expliquer comment le contact image-spectateur est géré par un dispositif qui consiste en une organisation des différentes composantes de l'image (surface, valeurs, couleurs, matières, point de vue, taille de l'image, etc.), cherchant ainsi à faire la lumière sur ce qui vient inscrire l'image dans la sphère du symbolique, donc, par le fait même, dans un contexte social

déterminant. Finalement, les quatrième et cinquième chapitres examinent respectivement les valeurs représentatives et les valeurs expressives de l'image en soulevant les problèmes de l'interprétation et de l'esthétique.

Jacques Aumont conclut enfin en énonçant «... qu'il n'y a d'image que vue, consommée, appréciée, appropriée par un spectateur...» et que «... cette consommation de l'image ne va pas sans plaisir». Plaisir, nous dit-il, «... indissociable d'un savoir sur l'art, sa production, sa visée». L'auteur contribue très certainement, par ce livre, à donner accès à ce savoir. Ouvrage dense bien que relativement bref, *L'image* a la concision de certaines publications incontournables telles *Esthétique du film* et *L'analyse du film* auxquelles Jacques Aumont avait déjà collaboré. — M.-C.L.

PAOLO ET VITTORIO TAVIANI

par Gérard Legrand. Cahiers du cinéma, coll. «Auteurs», 1990. 159 p., 39 photos noir et blanc. Dist. au Québec: Dimédia.

Premier ouvrage en français consacré aux frères Taviani, le livre de Gérard Legrand est celui d'un érudit. En effet, Legrand, qu'on peut aussi lire dans *Positif*, est l'homme de culture qu'il fallait pour contextualiser les films des auteurs de *Padre Padrone*, les situer dans l'Histoire (que ce soit celle de l'Italie, du cinéma, de l'art ou des idées). Car l'œuvre des Taviani, absolument moderne, déterminée par une constante réflexion sur l'utopie, une pensée politique rigoureuse et une esthétique souvent audacieuse, exige une mise en perspective complexe fondée sur la conjugaison de multiples références. C'est toute cette richesse que Legrand arrive à faire sentir dans son analyse des quelques courts métrages et des douze longs métrages des cinéastes.

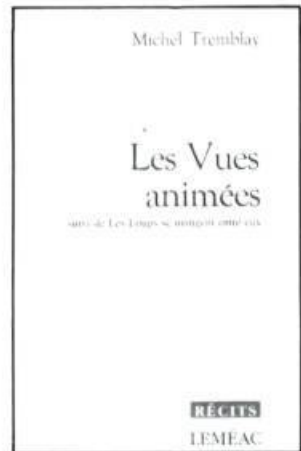
On peut cependant regretter qu'il ait choisi d'aborder les films individuellement plutôt que d'opérer des coupes transversales à l'intérieur de l'œuvre en construisant chaque chapitre sur une grande idée. En effet, si chaque film est analysé avec justesse et intelligence, les recoupements entre ceux-ci manquent parfois, de sorte que la cohé-

rence de l'œuvre des Taviani ne s'impose pas assez clairement. Une bonne conclusion aurait pu pallier ce manque ressenti tout au long de la lecture, mais Legrand échoue malheureusement lorsque vient le temps de boucler son essai, préférant la pirouette facile à une véritable finalisation de sa réflexion. — M.J.

LES VUES ANIMÉES

par Michel Tremblay. Éditions Leméac, 1990. 189 p. Dist. au Québec: Prologue.

La cinéphilie comme récit d'initiation. Voilà ce que propose Michel Tremblay à travers les douze petits récits composant *Les vues animées*. Le cinéma, dans des années 50, pour un enfant du Plateau Mont-Royal, c'est l'apprentissage de la peur (*Mister Joe*), de l'enchantement (*Cendrillon*) et de la déception (*Vingt mille lieues sous les mers*). C'est aussi, dans un premier temps, la non-découverte de la sexualité provoquée par un film sur Maria Goretti (*La fille des marais*) et, dans un deuxième temps, la troublante découverte de sa propre homosexualité par l'entremise de Laurel et Hardy (*La parade des*



soldats de bois/Babes in Toyland).

Dans ce retour sur son passé de cinéphile, Tremblay arrive à faire sentir ce sentiment fragile qu'est l'amour du cinéma. Ici, il n'y a ni critique, ni tentative d'analyse, mais plutôt recension de ces petits riens, de ces expériences qui accompagnent le visionnement des premiers films et qui marquent de façon indélébile la personnalité d'un enfant. Que le film soit bon ou mauvais, peu importe, il en reste toujours quelque chose. C'est là la clef d'une passion naissante, passion que Tremblay communique avec humour et chaleur. — M.J.

Olivieri

LIBRAIRIE

CINÉMA

LUNDI-MERCREDI	JEUDI-VENDREDI	SAMEDI
9 h à 18 h	9 h à 21 h	9 h à 17 h

739-3639

5200 GATINEAU • CÔTE-DES-NEIGES